

## Compte rendu

---

« *Le libraire* ou l'annonce d'un Québec nouveau »

Ouvrage recensé :

Gérard Bessette, *Le Libraire*. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, [1968], 153 p.  
(CLF/Poche canadien, n° 17)

par Aurélien Boivin

*Québec français*, n° 95, 1994, p. 89-93.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/44411ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

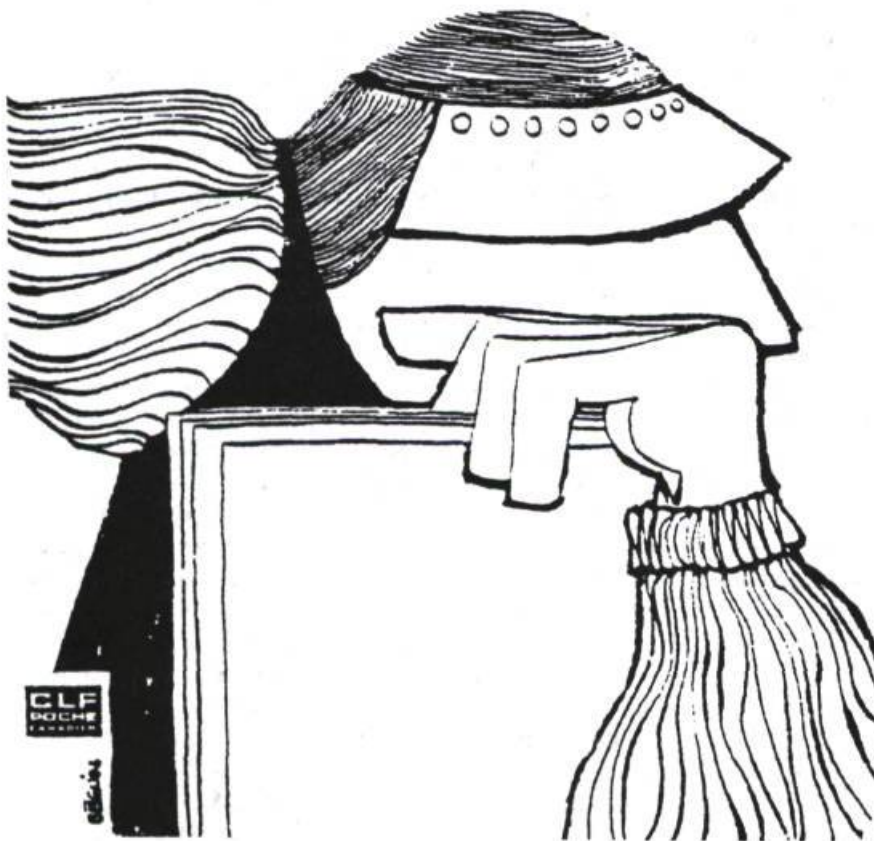
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## FICHE DE LECTURE

# *Le libraire*<sup>1</sup> ou l'annonce d'un Québec nouveau

par AURÉLIEN BOIVIN



### DE QUOI S'AGIT-IL ?

Publié conjointement chez Julliard à Paris et au Cercle du livre de France, à Montréal, en 1960, *Le libraire*, deuxième roman de Gérard Bessette, rapporte le journal d'Hervé Jodoin, ex-répétiteur (chargé de cours) au collège Saint-Étienne, une institution de charité (dans la région montréalaise, sans doute), venu à Saint-Joachim pour exercer le métier de commis-libraire à la librairie Léon. Jodoin séjournera quatre mois (mais deux en réalité, on le verra) dans cette petite ville ennuyante de province où, pour passer le temps, le dimanche, il décide d'écrire son journal dans lequel il note, en dix tranches, toutes datées comme il se doit dans un journal

intime, avec une rare précision et une ironie mordante, les faits, gestes et événements qui l'occupent ou dont il a été témoin au cours de la semaine achevée. Il s'agit, en somme, d'une sorte de revue de l'actualité de la semaine, en même temps qu'un portrait de la société québécoise d'avant la Révolution tranquille qui s'est intensifiée en 1960 avec la prise du pouvoir des Libéraux et de leur chef Jean Lesage. Le roman de Bessette est, avec *Les chambres de bois* d'Anne Hébert (1957), l'une des œuvres qui évoquent le mieux l'époque de « la grande noirceur » (le régime Duplessis) et qui traduisent avec le plus de réalisme et de précision l'accession du Québec à la modernité.

### LE TITRE

Le titre fait évidemment allusion à la profession qu'exerce Jodoin à Saint-Joachim. C'est d'ailleurs tout à fait par hasard qu'il devient commis à la librairie Léon, à la suite de sa rencontre, au bureau de placement, de Martin Nault, un ancien disciple du collègue classique, devenu « surintendant-adjoint [du] bureau » (p. 21). Fait à souligner, Jodoin n'aime pas lire, ainsi qu'il le déclare à son patron, lors de sa visite du capharnaüm, et ainsi que l'a remarqué Mademoiselle Placide, responsable du rayon des jouets, à la librairie, parce qu'il ne tournait jamais les pages de son bouquin, réfugié dans un autre monde, derrière la visière trouée qui surplombe son front. Pourtant il a des lectures car il ne manque jamais de refilet des « rossignols », c'est-à-dire des livres ennuyeux et sans intérêt, à des clients qu'il espère ne plus revoir. N'a-t-il pas vendu *Jésus-la-Calle* à une vieille fille et n'essaie-t-il pas d'attraper le curé qui lui rend visite ? Il n'est pas non plus dépourvu de culture et connaît l'histoire littéraire, car il sait, en dépit de l'ironie dont il fait preuve, le véritable nom de Voltaire, ainsi que le révèle le passage suivant : « J'ajoutai que, sans la réputation monstrueusement surfaite dont jouissait Arouet, réputation due en grande partie à la violence avec laquelle ses adversaires le dénigrent et le prohibent, il ne serait peut-être jamais venu à l'esprit du collégien de le lire [*l'Essai sur les mœurs*] ou, s'il l'avait fait et s'il était intelligent, il eût constaté à quel point la plupart des idées dudit Arouet sont superficielles, démodées, à l'exception de ses plaidoyers pour la tolérance... » (p. 105).

### LA STRUCTURE

Le journal de Jodoin est habilement et rigoureusement pensé et construit. Comme tout texte bien structuré, il comporte trois points qui correspondent aux trois parties de la dissertation car, ne l'oublions pas, le « diariste » est un ancien professeur qui a été formé dans les collèges classiques à l'esprit du siècle des Lumières :

1. **L'exposition** (l'introduction) ou l'arrivée et l'établissement de Jodoin à Saint-

Joachim (tranches 1-3). Jodoin se trouve une chambre qu'il décrit avec précision (tranche 1), parle des circonstances qui l'ont amené à Saint-Joachim (tranche 2) et présente la librairie et son personnel (tranche 3).

**2. Le nœud** (le développement) ou la vente de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, événement central du drame (tranches 4-7). Cette vente, qui entraîne inévitablement des conséquences désastreuses pour le propriétaire Chicoine, a lieu après la visite du capharnaüm (5<sup>e</sup> tranche) d'où provient le livre à scandale (4<sup>e</sup> tranche). Cette vente est suivie de la visite du curé (6<sup>e</sup> tranche) et de la célébration de la victoire de Jodoin sur l'homme du culte (7<sup>e</sup> tranche) : il invite sa logeuse, Rose Bouthiller, « une veuve à l'herbe » (p. 52), au cinéma et passe la nuit au lit avec elle. Voilà autant d'événements qui perturbent la vie de Jodoin.

**3. Le dénouement** (la conclusion) ou le départ de Jodoin qui subit d'abord les foudres de son patron pour son geste irréfléchi et le sarcasme des Joachinois (à la taverne) (8<sup>e</sup> tranche). Les événements se précipitent : Jodoin est convié à Saint-Jules par son patron qui tente de contrer et le curé et l'opinion publique (9<sup>e</sup> tranche), à la suite de la dénonciation de l'étudiant boutonneux du collège Saint-Rock à qui il a vendu le livre « à ne pas mettre entre toutes les mains ». Suit le départ pour Montréal, sorte d'épilogue, au cours duquel Jodoin le rusé révèle son plan diabolique pour tourner la situation à son avantage (10<sup>e</sup> tranche). Les livres du capharnaüm (démantelé) qu'il devait remettre dans une ferme de Sainte-Cécile, il les transporte à Montréal et les vend à un libraire d'occasion et décide de garder pour lui l'argent de la transaction, bien content d'avoir « mystifié les bonzes de Saint-Joachim et roulé ce foireux de Chicoine » (p. 151).

## LES THÈMES

Les thèmes que le romancier exploite dans la société du roman correspondent aux thèmes de la société de référence, c'est-à-dire de l'époque dite de « la grande noirceur », évoquée dès le départ par le plan de la ville que consulte Jodoin à son arrivée à Saint-Joachim et qui date de 1936, précisément la date de la prise du pouvoir

de Maurice Duplessis et de la montée de l'Union nationale, un parti d'Édroite. Par la voix de Jodoin, son porte-parole, Bessette dénonce dans *Le libraire* :

- le **jansénisme** de la société canadienne-française, tournée vers le passé et fermée au modernisme et à la nouveauté. Cette société est dominée par le clergé tout-puissant qui exerce le pouvoir tout en maintenant un contrôle rigoureux sur la circulation des idées et en influençant les mentalités. On le voit bien par l'attitude du curé Galarneau - aucun lien de parenté avec le héros de Jacques Godbout - qui surveille tout ce qui se passe à Saint-Joachim et par la persécution dont est victime Rose Bouthiller, qui ne vit plus avec son mari depuis plusieurs années et qui est perçue, à Saint-Joachim, comme une femme tarée, parce qu'elle a franchi un interdit.

- les **interdits** et les **tabous** dont sont victimes les Joachinois et tous les Canadiens français soumis et dépossédés de toute forme de liberté de pensée et d'action. Jodoin, qui défend cette liberté, surtout en présence de Chicoine, son patron, et du curé, est, en ce sens, annonciateur de l'importante transformation des mentalités qui a cours au Québec au début des années 1960. Il prend la défense des opprimés, des petits, comme Rose d'abord, puis comme ce brave Manseau qu'il a rencontré à la taverne chez Trefflé et avec qui il échange quelques idées. C'est d'ailleurs ce sexagénaire, petit employé dans une manufacture locale, qui le met en garde quand il lui déclare, après la visite du curé et la campagne de salissage dont Jodoin est victime : « [...] c'est pas bon pour la santé icitte de contrer les curés. Les ficelles, c'est eux autres qui les ont, vous comprenez... » (p. 111). Il sympathise avec le commis libraire mais lui laisse clairement entendre qu'il ne peut rien pour lui. Toutefois, Jodoin apprécie ce sentiment de « fraternité d'un simple voisin de table tenu à l'écart par ses concitoyens bien-pensants à cause de son alcoolisme » (p. 112).

- les **commérages** qui sont légion et qui alimentent souvent les conversations dans une petite ville comme Saint-Joachim, tout comme dans les campagnes, d'ailleurs. Jodoin, dans son journal, oppose la li-

berté dont jouissent les habitants de la grande ville anonyme et l'oppression et les racontars dont sont victimes les habitants des petites villes et des villages du Québec. Rose, qui a rompu avec son mari, l'a appris à ses dépens. « [C]ertaines langues felleuses avaient osé prendre [l]a défense [du mari] lors de leur séparation » (p. 82), même si le mari qu'elle décrit est « un bon à rien, un sans-cœur, un flanc mou, une crapule de la pire espèce, un saligaud comme il ne s'en fabrique plus ». Aussi craint-elle d'accepter l'invitation de Jodoin de l'accompagner au cinéma de peur de « faire jaser les gens » (p. 82). Mais Jodoin, qui a des idées bien arrêtées, selon le langage populaire, invente un stratagème pour contrer les mauvaises langues : « Je suggérai à Mme Bouthiller », note Jodoin dans son journal en date du 7 avril, « de nous rendre au Palace séparément et de nous y retrouver à l'intérieur comme par hasard » (p. 82).

- la **censure**. Chez Jodoin (et Bessette), la censure est liée à la liberté de pensée. Bessette rappelle ici l'époque où il était interdit aux catholiques de lire, de faire lire, de posséder, de garder un livre à l'Index, c'est-à-dire proscrit par l'Église, car souvent contre la morale ou contre les bonnes mœurs. D'où les deux allusions, dans le journal de Jodoin, aux ouvrages du Père Sagehomme et de l'abbé Bethléem qui fournissaient la liste des œuvres à lire et à proscrire.

## D'AUTRES THÈMES

Dans *Le Libraire*, Gérard Bessette aborde encore le thème de l'étranger souvent tenu en suspicion et dont la venue perturbe les habitudes des résidents établis. Jodoin, survenant ou, mieux, excentrique, connaît à Saint-Joachim une sorte d'exil intérieur.

- Il se montre aussi **ironique** et **satirique** à l'égard des institutions et de la société bien-pensante.

- Il est **incapable de communiquer** et il témoigne des difficiles rapports entre les êtres. Il ne parle pas aux trois vieilles filles de la librairie et souvent, devant son patron, il se contente de « hocher la tête sans commentaires » (p. 30). À la taverne, il n'adresse la parole à personne, sauf au père Manseau. Quand un serveur veut lui tirer les vers du nez au sujet de la vente de

livres « pas piqués des vers » (p. 109), il devient cynique. Il a peur des mots, dont il se méfie, et refuse de se laisser enfermer par leur sens immédiat (ou entendu). Il veut à tout prix éliminer toute ambiguïté. De plus, il utilise ces mots avec circonspection mais aussi avec précision : « Je dis probablement, car... », « Mais procédons par ordre : d'abord le cadre... » (p. 24). « D'abord l'amour (si l'on peut dire). Ensuite, le capharnaüm » (p. 88), « Je commence par le commencement » (p. 17), etc. Jodoin, on l'a dit, oppose sa parole à la Parole, celle du clergé et de la classe dirigeante. Il met donc les formes nécessaires et prend les précautions requises pour donner aux mots et expressions leur sens précis. Qu'on en juge : « D'habitude je ne réponds pas à ce genre de questions ; mais comme la serveuse s'était montrée aimable, je lui déclarai que, en un sens, on pouvait dire que je venais

pour affaire pourvu que l'on prît affaire au sens large » (p. 9-10) ; « M. le Curé se défila en alléguant la faiblesse de sa vue. Comme j'avais remarqué qu'il lisait sans lunettes, je me permis de lui exprimer ma surprise et d'avancer l'hypothèse que peut-être, avait-il voulu dire simplement que ses yeux se fatiguaient vite » (p. 73) ; « Je m'enquis si le substantif anormal dans le présent contexte était une litote, s'il fallait lui donner l'acception d'imbécile ou même d'idiot » (p. 106). Les détails qu'il multiplie dans son journal et qu'il juge souvent inutiles ajoutent encore à ce souci de précision. N'est-ce pas d'ailleurs à cause d'un manque de précision à donner à l'expression « lecteurs sérieux » que le drame survient ? Si, pour Chicoine, « les personnes sérieuses étaient celles à qui on pouvait vendre ces livres sans risques » (p. 48), pour Jodoin, « un lecteur sérieux, c'était celui qui lit consciencieusement les livres qu'il achète, moins pour passer le temps ou pour y découvrir des obscénités que pour y chercher des idées, des théories, des critiques, peut-être contraires à ses propres conceptions, mais susceptibles de le faire penser » (p. 104).

#### LE TEMPS

David Hayne a déjà prétendu que l'intrigue du *Libraire* se déroule en 1946, ce qu'admet aussi Réjean Robidoux. Rien n'est moins sûr, toutefois. Quatre dates sont possibles selon le calendrier universel, grâce aux indications que fournit Jodoin dans son journal, qu'il commence le dimanche 10 mars et termine le mercredi 10 mai : 1935, 1946, 1957 et 1963. La dernière est facile à éliminer car elle est postérieure à la publica-

tion du roman. L'année 1935 est aussi à

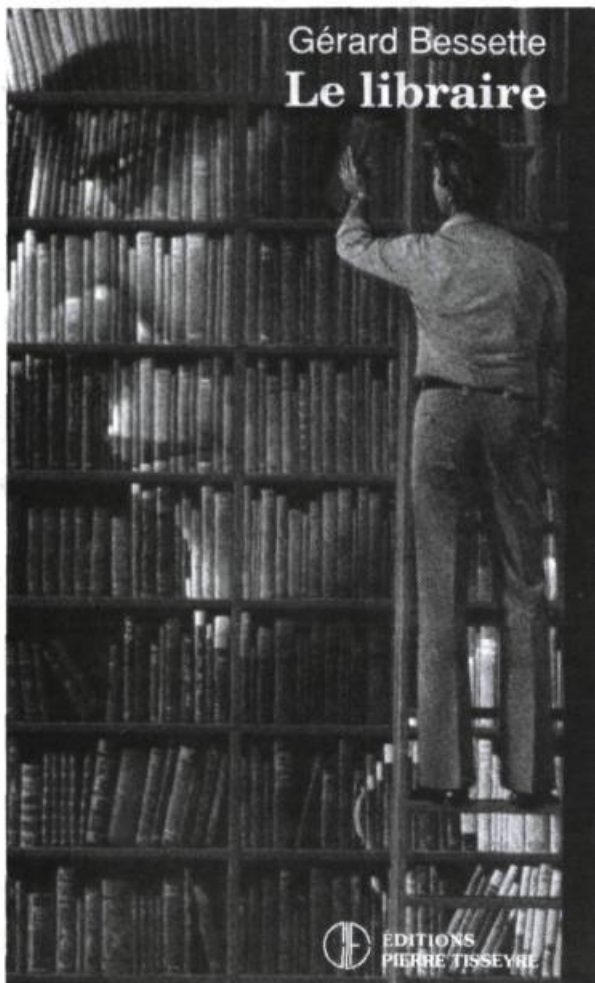
éliminer car Jodoin, en arrivant à Saint-Joachim, consulte une carte de 1936, « jaurie [...] et qui] datait de plusieurs années » (p. 8). L'année 1946 est, elle aussi, impossible puisqu'un gendre de Rose a été blessé à la guerre, la Deuxième Guerre mondiale, ainsi qu'elle l'affirme dans ce passage : « Ursule, elle, habite Farnham. Elle a épousé un officier. Mais ils n'ont pas de progéniture. C'est une pitié » (p. 58). Rose, certes, ne porterait pas le même jugement si l'intrigue se fût déroulée en 1946, un an à peine après la fin de la guerre. De plus, note Jodoin, Rose est une femme dans la quarantaine (p. 52). Reste donc 1957, année plausible pour des raisons textuelles. Jodoin précise qu'il gagne un salaire de 40 \$ par semaine, ce qui est nettement au-dessus du salaire annuel moyen payé au Québec, selon le recensement de 1961. De plus, 1957 est le temps de l'action ainsi que le temps d'écriture du roman – Bessette l'aurait écrit en quelques mois au cours de cette année-là, qui est également le temps d'écriture de Jodoin, ainsi que le précise Robidoux.

C'est en reconstituant la chronologie du roman à partir des indications que fournit le romancier – par le biais de son héros Jodoin – que l'on peut déceler quelques erreurs de date dans les événements qui sont rapportés selon un ordre chronologique linéaire. Mais Jodoin a aussi recours à l'analepse (retour en arrière) car il a commencé son journal quatre semaines après son arrivée à Saint-Joachim.

#### RECONSTITUTION DE LA CHRONOLOGIE

**10 février** : Arrivée de Jodoin à Saint-Joachim. (« Je commence donc par le commencement. Au début de février... », p. 17).

**10-16 mars** : Visite du capharnaüm car, le dimanche 17 mars, il note dans son journal : « [...] il me tarde donc de voir comment va finir ma petite aventure sur les livres à ne pas mettre entre toutes les mains » (p. 24), expression qu'il répète le 31 mars (p. 40). D'ailleurs, il note au début de la 4<sup>e</sup> tranche (31 mars) : « Il y a trois semaines j'ignorais jusqu'à l'existence de cette chambre noire » (p. 37). Le 31 mars, en racontant la visite du capharnaüm, qui n'est pas sans rappeler *Madame Bovary*, Jodoin précise à Chicoine :



« [...] je travaille chez vous depuis six semaines » (p. 47).

**17-23 mars** : Il se passe quelques jours, après cette visite, « où rien ne se produit » (p. 60). Puis, « un soir » (p. 60), le patron avertit Jodoin qu'il a changé la serrure du capharnaüm (p. 61).

**24-30 mars** : « Durant les quelques jours qui suivirent... » (p. 63).

**28 mars** : « Un jeudi après-midi, jour de congé », a lieu la vente de *l'Essai sur les mœurs* à « un collégien au visage criblé d'acné » (p. 66).

**début avril** : « Je n'ai ensuite entendu parler de rien pendant trois ou quatre jours » (p. 68).

**5 avril** : Visite du curé. C'est un vendredi (p. 102). Soirée au cinéma avec Rose, qui se termine au lit.

**7 avril** : Passe le dimanche au lit avec Rose (p. 88).

**8 avril** : Panique du patron (« Lundi après-midi... », p. 98), conversation avec Chicoine, suivie de l'entrée triomphale de Jodoin à la taverne, le soir même, « trois quarts d'heure plus tard » (p. 107). Conversation avec le père Manseau.

**10 avril (mercredi)** : Chicoine convoque Jodoin dans une ferme, chemin Saint-Lin (p. 123). Il n'a pu se raccommo-der avec Rose (« Le surlendemain de l'avertissement du père Manseau », p. 116).

**12 avril** : Départ de Jodoin pour Montréal. Il n'a donc pu écrire de la gare le 21 avril puisqu'il est déjà à Montréal depuis le 12 avril et non le 10 mai selon Jodoin.

En réalité, le journal de Jodoin est terminé depuis le 12 avril puisque c'est à cette date (et non le 10 mai) que Jodoin arrive à Montréal. Jacques Allard a noté aussi l'erreur de la date de réconciliation entre Jodoin et Rose, qui n'ont pu se réconcilier le surlendemain de la mise en garde de Manseau puisqu'ils ne sont pas encore brouillés.

## LES LIEUX

L'intrigue se déroule à Saint-Joachim, une petite ville non loin de la région de Montréal. Jodoin fréquente trois lieux dans le roman :

- la **Librairie chez Léon** où il est commis-libraire. Souvent, il somnole derrière sa visière et son comptoir ;

- la **taverne chez Trefflé** qu'il visite tous les soirs, sauf le dimanche car les tavernes sont fermées ce jour-là. Il « s'installe d'ordinaire dans un coin, contre une bouche d'air chaud, près des latrines » (p. 12) ;

- la **chambre** qu'il a louée chez Rose Bouthiller, qu'il décrit avec précision : « Elle a onze pieds sur huit et demi exactement » (p. 10-11), ce qui représente la même dimension qu'une feuille de papier, mais en pouces cette fois.

Sont aussi évoqués d'autres lieux comme la gare, la ferme du chemin Saint-Lin et Montréal où Jodoin écrit la dernière tranche de son journal.

## LES PERSONNAGES

**Hervé Jodoin** : c'est le héros et l'auteur du journal qu'il écrit pour tuer le temps. Indifférent à tout, tel le Meursault de *l'Étranger* de Camus, ainsi que le prouvent les nombreux « peu importe » ou « ça n'avait pas d'importance » qui parsèment le texte, il est taciturne, n'aime communiquer ni avec les vieilles filles, se contentant d'émettre « de temps à autre un grognement en réponse aux interpellations de M<sup>lles</sup> Galarneau (piété) et Placide (joujou) » (p. 27), ni avec son patron (p. 30), ni avec les clients, surtout les « crampons », c'est-à-dire ceux qui s'imaginent qu'il est là « pour leur donner des renseignements, des consultations littéraires » (p. 32). C'est un solitaire, un désabusé et un paresseux qui pratique souvent l'ironie et qui sait, à l'occasion, verser dans le cynisme. Il est très méticuleux et ordonné. Il est plutôt pauvre, n'a pas une apparence soignée et n'est pas très beau, à l'exception des yeux qu'il juge acceptables (p. 90). C'est, pour le moins, un être étrange, asocial, satisfait de son sort pourvu qu'on lui laisse la paix et qu'on ne le dérange pas dans ses habitudes. C'est par lui que la parole arrive à Saint-Joachim et qu'un vent de liberté y souffle.

**Rose Bouthiller** : « genre collant, mais sans exagération » (p. 51), bigote, qui veut tout savoir du passé de Jodoin, mais sans succès. « [A]ncienne institutrice de campagne - ce qui veut dire qu'elle a peut-être fini sa huitième année -, rondelette, râblée, rougeaude, dans la quarantaine » (p. 52), elle vit séparée de son mari et, « veuve à l'herbe », elle est, comme Jodoin,

une sorte de marginale. Elle redonne vie à Jodoin en partageant sa couche. Et, selon Jodoin, « elle ne manque pas de tact » même si elle a un dérangeant bourrelet de graisse (p. 90) qui a bien failli faire tout avorter. Elle est pleine de sollicitude (p. 91), « ne manque pas de tact » (p. 90) et est sensible aux racontars dont elle a été victime à la suite de la séparation d'avec son mari.

**Léon Chicoine** : c'est un être veule, un pharisien, qui est prêt à tout pour faire de l'argent. Il est « chiche, [...] sentencieux, prétentieux, grandiloquent et parfois hypocrite » (p. 28), mais « moins imbécile qu'on serait tenté de le croire au premier abord » (p. 29). Il a toutes les allures du patron sévère et ambitieux, autoritaire aussi. Au physique, il n'est pas très beau... car il ressemble « un peu à Fernandel » avec sa « face chevaline » (p. 76).

**Le curé Galarneau** : il exerce le pouvoir à Saint-Joachim, de par la fonction qu'il occupe. Il ne peut tenir tête à l'ironie de Jodoin et capitule rapidement. La victoire de Jodoin sur l'homme du culte n'est que plus éclatante. Point étonnant que le commis de la librairie jubile après avoir confondu le curé qui d'intervieweur devient l'interviewé.

**Le personnel de la librairie** : les trois vieilles filles représentent le Québec d'alors refermé sur lui-même :

**Mademoiselle Galarneau** : préposée au comptoir de piété (le comptoir le plus rentable dans la société canadienne-française d'avant la Révolution tranquille), elle a l'allure d'« une vieille fille ratatinée aux lèvres en cul de poule » (p. 26).

**Mademoiselle Morin** : préposée au comptoir de la papeterie, elle est « une personne sèche et osseuse d'une taciturnité remarquable » (p. 27).

**Mademoiselle Placide** : préposée au comptoir des jouets, elle est l'ennemie de Mademoiselle Galarneau (p. 27). Elle s'est considérée comme une « alliée naturelle » (p. 28) de Jodoin mais il l'a rabrouée et, depuis, elle le boude.

**Le père Manseau** : voisin de taverne de Jodoin, c'est un alcoolique (donc lui aussi un marginal) et il est le seul avec qui Jodoin entretient une relation d'amitié (voire de fraternité) à Saint-Joachim.

**Martin Guérard** : l'étudiant bouton-neux, celui par qui le scandale arrive à Saint-Joachim.

### LE SENS DU LIBRAIRE

Jacques Allard, le premier, a bien rendu compte du sens, de la portée, de la signification du *Libraire* de Gérard Bessette, qui oppose, selon lui, les mots aux maux d'Hervé Jodoin. Le commislibraire « refuse de se laisser enfermer dans le sens entendu, immédiat des mots, et préfère, s'il condescend à parler, se réfugier dans ce qu'il prétend vouloir éviter : l'ambiguïté, jouant sur l'extension plus ou moins grande d'un mot<sup>2</sup> ». D'où sa résolution de « dire et de se dire dans un extrême souci de justesse ». Jodoin vit à une époque où les mots sont dangereux et il les utilise avec circonspection. Il est permis de constater cette méfiance à la taverne après ses démêlés avec le curé : « Le mot mœurs avait suffi à lancer les bons [J]oachinois dans de

petits rêves érotiques. Ça devenait sérieux. Cette histoire de bouquins menaçait d'augmenter ma clientèle et, ergo, le nombre de mes voyages au capharnaüm » (p. 100). Bessette a su, dans *Le libraire* et par le personnage de Jodoin, reconstituer le climat qui prévalait à l'aube de la Révolution tranquille alors que le clergé et les élites bourgeoises opposaient la Parole à la parole des petits comme Jodoin. En ce sens, Jodoin préfigure déjà la libération des exploités qui veulent dire leur exploitation, leur soumission. Il annonce l'avènement de héros romanesques comme le héros-narrateur de *Prochain Épisode* (1965) d'Hubert Aquin, comme Jean-le-Maigre (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, 1966) de Marie-Claire Blais, Bérénice Einberg (*L'avalée des avalés*, 1966) de Réjean Ducharme, voire le François Galarneau (*Salut Galarneau !*, 1967), de Jacques Godbout, qui se réfugie derrière son mur pour écrire son roman. Hervé Jodoin leur a préparé la voie.

### POUR EN SAVOIR D'AVANTAGE :

Jacques ALLARD, « Le libraire de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence », *Les Cahiers de Sainte-Marie*, n° 4 (avril 1967), p. 51-63.

J.-J. HAMM, *Lectures de Gérard Bessette*, Montréal, Québec/Amérique, [1982], 270 p. [Voir surtout les articles de Ben-Z. Shek et de Joséf Kwiterko sur *Le libraire*].

Réjean, ROBIDOUX, *La création de Gérard Bessette. Essai*, Montréal, Québec/Amérique, [1987], 210 p. [Voir surtout *Le libraire*, p. 139-146].

André VANASSE, « Le libraire, roman de Gérard Bessette », dans Maurice Lemire, directeur, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. IV : 1960-1969, Montréal, Fides, [1984], p. 512-514. Biblio.

### NOTES

1. Gérard Bessette, *Le Libraire. Roman*, Montréal, Le Cercle du livre de France, [1968], 153 p. (CLF/Poche canadien, n° 17).
2. Jacques Allard, « Le libraire de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence », *Les Cahiers de Sainte-Marie*, n° 4 (avril 1967), p. 56.

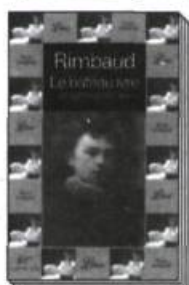


*Librio*

Texte intégral

## Le plus petit prix littéraire

Jamais la littérature classique ou moderne n'a été aussi accessible.



27 titres parus : Jonathan Livingston le Goéland (Bach), La bande mouchetée (Doyle), Le diable au corps (Radiguet), Roméo et Juliette (Shakespeare), L'art d'aimer (Ovide), Lettres de mon moulin (Daudet), Carmen (Mérimée), Dom Juan (Molière), La fin de Chéri (Colette), Le char de Phaéton (Queen), L'homme de main (Belletto), Le diable amoureux (Cazotte), Le Cid (Corneille), Love Story (Segal), Aurélia (DeNerval), La fille du capitaine (Pouchkine), Poil de carotte (Renard), Boule de suif (Maupassant), Premier amour (Tourgueniev).

de véritables livres en grand format • 2,95 \$ chaque volume

*Librio*

Texte intégral

*Librio*

Texte intégral

*Librio*

Texte intégral

*Librio*

Texte intégral

*Librio*

Texte intégral

*Librio*

Texte intégral